

Études d'histoire religieuse



Lucien Lemieux, *Une histoire religieuse du Québec*,
Photographies par Marianne McEwen, Montréal, Novalis, 2010,
191p.

Lucia Ferretti

Volume 77, 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1008419ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1008419ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ferretti, L. (2011). Review of [Lucien Lemieux, *Une histoire religieuse du Québec*, Photographies par Marianne McEwen, Montréal, Novalis, 2010, 191p.] *Études d'histoire religieuse*, 77, 160–163. <https://doi.org/10.7202/1008419ar>

Tous droits réservés © Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

par exemple autour du pentacle (p. 128), de l'hindouisme (p. 129) et de la rose-croix (p. 135), détournent le lecteur de l'essentiel. On donne peu d'informations, somme toute, sur les sources ésotériques, il faut faire acte de foi en l'auteur. Encore une fois la seule fonction des rapprochements repérés est de dénoncer le mouvement.

Le dernier chapitre est une exploration du concept d'Église de Jean. Martel documente bien les différents aspects de la théologie de l'Armée de Marie, mais en réduisant les possibles influences à de Maistre ou à Guénon, il fait l'économie d'une étude comparative qui pourrait situer cette théologie dans l'histoire de la théologie catholique. La face cachée de l'Armée de Marie repose donc sur une vision ecclésiocentrique où tout ce qui se distingue d'une théologie catholique restreinte est attribué à l'influence de l'ésotérisme. Une des références utilisée par Martel est le livre de Martin Noreau, *Le Christ trahi par les siens. La Révélation détournée*. Ce titre résume bien le « regard théologique » de l'auteur. Bilan : un livre sur l'Armée de Marie qui nous informe sur la théologie du groupe, mais qui nous révèle surtout les conceptions théologiques de l'auteur.

Alain Bouchard
Sociologue

Collège de Sainte-Foy et Université Laval

Lucien Lemieux, *Une histoire religieuse du Québec*, Photographies par Marianne McEwen, Montréal, Novalis, 2010, 191 p.

Dans ce livre, issu de son cours bâti pour le niveau universitaire, Lucien Lemieux veut saisir l'histoire du Québec sous son angle religieux. Il y propose à la fois une synthèse des connaissances offertes par l'historiographie et une interprétation. Car, comme il le dit avec beaucoup de justesse, la responsabilité de l'historien va bien au-delà de l'établissement des faits ; il doit proposer une lecture de ceux-ci, offrir des clés de compréhension. Mais avant d'entrer dans la présentation du texte de Lemieux, je veux souligner d'emblée la richesse du commentaire symbolique qu'en développent les photographies de Marianne McEwen, autant par les images que par les titres qu'elle leur a données. Ces neuf photos ou ensembles de photos sont un propos sur l'histoire religieuse du Québec qui résume et donne à voir celui de Lemieux.

L'ouvrage suit une facture classique : des origines à nos jours. De la spiritualité des peuples autochtones aux interrogations sur la manière de proposer l'évangile dans la société québécoise actuelle. Mais, on le verra, le découpage chronologique innove assez souvent. De plus, dans le dernier chapitre, l'historien assume des préoccupations qui sont aussi celles du citoyen et du croyant soucieux de l'avenir religieux du Québec.

Dans le premier chapitre, Lemieux s'intéresse aux caractéristiques religieuses des cultures autochtones. Sous les grands titres qui insistent sur ce que celles-ci peuvent présenter de commun (croyances, prépondérance animiste, cérémonies et prières, importance des songes et rôles du chaman), l'historien n'oublie pas de distinguer, dès que l'état de la littérature savante le lui permet, les particularités des peuples algonquiens, inuit et, dans une moindre mesure, iroquoiens. Le deuxième chapitre est l'occasion de traiter à la fois de « l'épopée évangélistrice » (p. 34) ayant précédé l'arrivée du premier évêque et de l'insuccès de celle-ci. Les méthodes d'évangélisation des récollets, des jésuites, l'œuvre éducatrice et hospitalière des religieuses sont soulignées, de même que la spiritualité ascétique et mystique qui a soutenu leur élan dans un contexte aussi adverse. Parmi les éléments les plus neufs : le rappel de la présence d'un premier pasteur huguenot dès 1604, et la présentation de Marguerite Bourgeoys comme une laïque, puisque après tout, il faudra 40 ans avant que l'Église reconnaisse à l'association de femmes non cloîtrées qu'elle a fondée le statut de congrégation religieuse. Il y a, me semble-t-il, dans ce choix d'inscrire mère Bourgeoys parmi les laïques comme un discret désir de faire remarquer que ce n'est pas d'hier que l'institution peine à encourager le dynamisme et la créativité évangélique des croyantes lorsque celles-ci ne s'expriment pas dans des canaux convenus. Un troisième chapitre est encore consacré à la période de la Nouvelle-France, dans lequel l'historien aborde l'institutionnalisation de l'Église catholique. Centré essentiellement sur la période des deux premiers évêques, soit de 1659 à 1728, ce texte offre l'essentiel en quelques pages, à la fois sur les structures de l'Église et la vie religieuse et morale des Canadiens ; on a là une vue d'ensemble qui sait intégrer les détails et rendre le climat d'une société, y compris dans ses rapports avec les autochtones.

On le sait, Lucien Lemieux est un spécialiste de l'histoire du catholicisme sous le régime anglais. Nous avons tous en mémoire que c'est lui qui a signé le tome sur cette période dans la grande fresque sur *L'Histoire du catholicisme québécois*. Le titre du chapitre 3 en contient le propos : « D'une Église marginalisée à une Église qui se prend en main ». Ici, sur le fond du contexte d'incertitude qui plane sur l'Église après que la colonie soit passée sous la couronne britannique et protestante, ce qui est mis en évidence c'est surtout l'organisation de ce qui deviendra à la période suivante « l'institution la plus musclée du Canada-Uni » (p. 63). L'accent porte sur l'affranchissement progressif de la mainmise de l'État, la formation de la province ecclésiastique, et bien sûr la mentalité de l'Église, présentée comme « conservatrice » (p. 63). L'action de l'Église dans le domaine des missions, de l'éducation et de la charité n'est pas passée sous silence, ni l'étude du clergé. Dans ce chapitre, même si les protestants sont présents, c'est dans leur rapport avec l'Église catholique plutôt que par eux-mêmes. Au bilan, Lemieux note la capacité de l'Église, déjà avant 1840, de s'associer

le nationalisme, surtout à partir du moment où le mouvement libéral des Patriotes se radicalise et évidemment à la suite des Rébellions.

Par rapport à ce que l'historiographie a déjà révélé de la période ultramontaine de l'Église catholique canadienne-française, puis de sa période d'insertion profonde dans la société québécoise, Lemieux se distingue peu dans le chapitre 5, intitulé «Triumphalisme». Malgré tout, puisqu'il s'agit d'une histoire religieuse qui entend dépasser celle de la présence catholique, Lemieux consacre quelques développements aux «vains efforts d'expansion protestante» (p. 85- 87) et à l'immigration juive (p. 103-108). On comprend que l'angle retenu pour parler des protestants, ici encore, est celui de leurs efforts de conversion auprès de la population canadienne-française ; tandis que l'implantation du judaïsme est traitée pour elle-même. Les difficultés d'intégration de la communauté yiddish au sein de la communauté juive britannique sont soulignées ; mais Lucien Lemieux insiste surtout sur l'antisémitisme des Québécois francophones jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Une partie intéressante du chapitre rappelle l'immense effort missionnaire, par rapport à leur population, consentis par les Québécois sur tous les continents dans la première moitié du XX^e siècle. Au total, le siècle qui court de 1840 à 1940, et qui fut si riche sur le plan religieux, fait l'objet d'un seul chapitre. Le fait s'explique peut-être parce que c'est la période la mieux connue de notre histoire religieuse ; ou parce que Lemieux a préféré consacrer une partie importante de son questionnement aux facteurs et aux modalités de la dissociation progressive de l'Église catholique et de la société québécoise, phénomène associé aux périodes postérieures à 1940.

Les années 1940 à 1970 sont traitées dans un seul chapitre, car l'historien a choisi de considérer en quelque sorte le concile non pas tant comme un nouveau départ que comme un aboutissement, celui d'une vingtaine d'années de changements. Ce choix nous apparaît de plus en plus pertinent à mesure que le temps passe. De plus en plus, la Révolution tranquille elle-même apparaît comme un aboutissement. Au Québec, les années 1940-1960 sont généralement décrites comme celles du conservatisme clérical le plus rigide. Lemieux ne le conteste pas, il parle du sort réservé à monseigneur Charbonneau, entre autres. Mais tout de même, ses analyses de l'Action catholique et surtout celles sur les «tâtonnements œcuméniques» apportent des faits nouveaux : formation d'une mouvance protestante autour du Conseil canadien des Églises, mesure de l'assimilation des Franco-protestants et des Franco-orthodoxes par le réseau protestant qui ne se préoccupe pas d'ouvrir des écoles francophones, ouverture timide à l'œcuménisme de la part de l'Église catholique (tendance qui s'accélère pour un temps à la faveur du concile). Le concile a suscité des espoirs de changements. Mais «il fut vite considéré comme un feu de paille par une grande partie de la population, car des suites concrètes tardaient à venir et des prises de position vaticanes allaient en sens inverse» (p. 124).

Les chapitres 7 à 9 interrogent la place du religieux dans la société québécoise depuis le début des années 1970. Lemieux y pose de manière nette les questions qui le préoccupent. Parmi celles-ci, la transformation des valeurs fait l'objet du chapitre 7. Valeurs chrétiennes devenues valeurs séculières : mais l'entraide et l'honnêteté, la relation franche et solidaire aux autres ne sont-elles un socle ancré dans l'héritage québécois et qui pourrait fonder une nouvelle cohérence des valeurs, se demande-t-il. Par ailleurs, les derniers 40 ans ont été en partie une période de recherche spirituelle qui s'est incarnée dans de multiples mouvements religieux, de la mouvance charismatique au Nouvel Âge voire aux conversions, rares, à l'évangélisme protestant ou à l'appartenance à des sectes ; les pages 143-145 font le point non seulement sur cette quête religieuse marquée au coin de la diversité, mais sur certains enjeux impliquant l'État, notamment le financement public des écoles privées des minorités confessionnelles, les juifs au premier chef, et la question des accommodements religieux tels que compris par la Cour suprême. Un peu plus loin, l'auteur aborde aussi la question de la déconfessionnalisation de tout l'appareil scolaire, puis même du cours d'enseignement religieux, devenu un enseignement culturel des religions, une évolution qu'il ne regrette pas. Mais la période a aussi été celle d'une « croissance dans la foi » (p. 143) pour un certain nombre de catholiques qui restent engagés en Église en dépit des critiques parfois fondamentales qu'ils lui adressent afin qu'elle se renouvelle et évite le repli sur elle-même. Lemieux n'évite pas de parler de la délicate question des ministères consentis aux femmes et de ceux qui leur sont encore fermés ; il n'oublie pas les autochtones ; ni les chrétiens de gauche : on sent que les refus opposés par Rome aux revendications de tous ces croyants et croyantes blessent l'auteur, tout comme le désir de restauration préconciliaire qu'il y observe, au détriment du dialogue et de la synodalité. Mais, dans le Québec qui se dessine et où la foi en Dieu ne pourra se dire désormais qu'en « relation imprescriptible avec les religions du monde et les espérances des humains » (p. 165), Lemieux persiste à avoir des raisons d'espérer lorsqu'il considère le dynamisme des communautés catholiques fort diversifiées qui se réunissent encore en ce début de XXI^e siècle et cherchent les manières d'insuffler, encore et toujours, l'évangile dans la culture de notre temps. Au total, on a là un livre d'initiation à l'histoire religieuse du Québec, doublé de la réflexion d'un prêtre qui n'a cessé de questionner l'Église.

Lucia Ferretti
Département des sciences humaines et CIEQ
Université du Québec à Trois-Rivières